

Mélanges Religieux

LETTRES.
Les Correspondances et les Lettres
d'affaires doivent être adressées
franques de port aux Rédacteurs.
Pour les Annonces, voir le tarif à la
dernière colonne.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Volume 13.

MONTREAL, VENDREDI 12 OCTOBRE, 1949.

No. 7.

MÉLANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 12 OCTOBRE 1949.

(PAR M. J. S. R., PTRE.)

Suite.

LA SCIENCE AU MOYEN-ÂGE.

Assurément personne ne prétendra que les connaissances fussent répandues dans le Moyen-Âge, même à ses plus belles époques, aussi généralement qu'elles le sont aujourd'hui, mais il s'en faut de beaucoup que cet âge ait été celui de la barbarie et que la civilisation s'y soit perdue. Commençons d'abord par observer que les connaissances n'étaient pas générales dans la société antique. Elles ne se concentraient guère que dans les premières classes. Je ne crois pas que les derniers rangs de l'ordre social chez les anciens aient été plus instruits que le peuple du Moyen-Âge; on ne pourrait donc pas plus appeler celui-ci barbare que le peuple de l'antiquité. Les connaissances qui auraient pu se perdre ne sont donc que celles que cultivèrent les classes supérieures; c'étaient particulièrement les connaissances littéraires; or quelque belle qu'on prétende avoir été la littérature païenne, on avouera qu'elle n'a guère influé sur le bonheur des peuples; la preuve s'en trouve dans l'effrayant ordre moral et politique de la société ancienne. Quoiqu'il en soit, ces connaissances et la culture des beaux arts disparurent en partie à l'invasion des barbares. Cela se conçoit. Des peuples ignorants et grossiers, armés d'une fureur incroyable de destruction envahirent la surface de l'Europe; toutes les institutions périrent; les sources d'instruction ne coulent plus, elles sont tarries. La société d'alors n'eut guère le loisir de se livrer aux lettres. Le premier soin de toutes les classes et de tous les individus, c'était de se mettre à l'abri des plus terribles ravages de l'invasion. Et celle-ci était-elle disposée à écouter les accents des lettres? L'esprit de ces barbares ne connaissait d'autre beauté que la sauvage horreur des forêts, bercée de leur empire: leur cœur ne se ravissait qu'à l'aspect du sang qui inondait les plaines rendait témoignage de leur valeur; leur oreille ne s'ouvrait que pour frémir au retentissement de leurs armes, on au bruit des empires tombant sous leurs coups.

Ce qu'il fallait leur enseigner d'abord, c'était la religion qui seule civilise. C'est ce que fit le clergé seul corps de la société romaine qui fut resté debout; et par l'aide de la Providence, qui voulait christianiser ces peuples, il y réussit facilement. Le clergé avait conservé les connaissances antiques, et de plus il avait toutes celles que les écrivains ecclésiastiques des premiers siècles, les Pères de l'Église, si savants et si éloquents, lui avaient léguées. Il ne perdit ni les uns, ni les autres; il les conserva tout dans les monastères. Là, toutes les connaissances qui pouvaient servir à perfectionner l'esprit humain furent gardées avec le soin le plus scrupuleux. Un grand nombre de maisons religieuses furent occupées à transcrire les

manuscripts des anciens. Les règles monastiques de cette époque prescrivaient avec des détails minutieux le soin et la transcription des livres; et, ce qui paraît supposer une quantité assez considérable de volumes, elles voulaient que deux religieux fussent chargés du soin de la bibliothèque. On voit par ces règles, que de grandes connaissances se trouvaient dans les écrivains nombreux de ces époques, et particulièrement dans St. Fulgence, Cassiodore, Grégoire de Tours, Fortunat, St. Isidore, St. Adélme, le vénérable Bède, et Paul, diacre d'Aquilée. Du temps de Grégoire de Tours, à cause des relations commerciales de la France avec l'Asie, les langues orientales étaient enseignées dans les écoles de Paris. Au 6ème siècle, quand le roi Gontran entra à Orléans, la jeunesse de cette ville le complimenta en vers syriaques, hébraïques et latins. Les connaissances, renfermées d'abord dans les monastères et propagées par les écrivains du temps, furent plus répandues dans les contrées qui furent plus tranquilles. C'est ce qui se vit particulièrement en Irlande qui pendant plusieurs siècles fut exempte d'invasion. Aussi cette île offre à cette époque un état scientifique que j'ose me permettre d'appeler brillant. De toutes les parties de l'Europe, on venait s'instruire dans cette île. C'est à l'Irlande que l'Angleterre doit en grande partie sa science et sa civilisation, dette de douze siècles, que l'expression n'a point acquiescée. Oh! n'a-t-il pas à regretter, le noble enfant d'Érin, ces jours où s'y parait, reine de la science, voyait les diverses nations accourir dans son sein pour recevoir la lumière et y apporter des richesses. Des jours différents sont venus; mais du moins le génie et le cœur n'ont jamais abandonné la plus belle fleur de la terre, la plus belle perle de la mer, et l'Irlande sur son lit de tortures, peut encore sentir son noble cœur tressaillir de gloire aux accents de la lyre de Moore, et aux paroles magiques du plus puissant orateur qui fut jamais.

A l'époque dont je parle, les sciences ecclésiastiques, l'histoire profane, la poésie se cultivaient partout. Les écoles savantes des monastères étaient fréquentées par une nombreuse jeunesse. On voit par les écrits de St. Adélme, et de St. Boniface que les religieux étudiaient le latin, et il y a un certain nombre d'ouvrages écrits par elles dans cette langue avec élégance.

Tout le monde connaît les efforts couronnés de succès que Charlemagne fit pour répandre les lettres dans son vaste empire. Le célèbre Alcuin, qui fit venir de l'Angleterre, pour lui aider dans cette grande œuvre, était un prodige de science. Par ses soins une instruction élevée se répandit rapidement. Est-il rien de plus beau que de voir le puissant empereur, faisant assembler des enfants de toutes les classes de la nation, et avant de partir pour ses conquêtes, leur assignant ce qui devait être la matière de leurs études, puis au retour allant les examiner, faisant passer à sa droite ceux qu'il trouvait instruits, et à sa gauche ceux qui ne l'étaient pas, promettant aux premiers les charges, les dignités de l'empire, et menaçant les autres, quelques nobles qu'ils fussent, de ne jamais rien leur accorder, s'ils ne se hâtaient par leur application de réparer leur négligence.

Les papes Eugène II et Léon IV secondèrent le mouvement imprimé aux études par Charlemagne. Dans le concile de Rome en 846, il est ordonné à tous les évêques et à tous les curés d'instituer des maîtres qui puissent enseigner les arts libéraux et la doctrine au salut.

Après les écrits d'Alcuin, les monastères qui n'en avaient pas possédés un autre ont été une monstruosité. On disait proverbiallement, qu'un arsenal n'est pas plus nécessaire aux gens de guerre, que ne l'est à des religieux une bibliothèque. Ces bibliothèques étaient quelquefois fort considérables pour ces temps où on ne connaissait pas l'imprimerie; 3,000 volumes furent brûlés à l'abbaye de Croylaud; celle de Navarre avait 6,000 manuscrits, et celle de St. Vincent, à Lyon, passait pour en avoir 11,000. Qu'on se souvienne toujours que les monastères étaient des écoles et qu'ils répandaient ainsi au dehors la science qu'ils possédaient. Le célèbre écrivain allemand Schlegel a fait voir que depuis le temps de Charlemagne, les manuscrits furent multipliés dans l'Occident avec plus de profusion, qu'ils ne l'avaient été dans les temps les plus reculés de l'antiquité; de sorte que, ce sont ses paroles, les écrits de la Grèce et de Rome étaient alors connus et étudiés dans les contrées les plus lointaines. Au reste, les écrivains judicieux ne manquaient pas à cette époque du 10e et du 11e siècle, si décriés. Loup de Ferrières Hincmar de Rheims, Hodoard, Fulbert, Yves de Chartres, Lanfranc, St. Pierre Damien, et Gerbert, plus tard Sylvestre II si célèbre par ses connaissances en tout genre, à qui on a attribué l'introduction du chiffre arabe en France, et l'invention de l'horloge à balancier. Les écoles de ces temps sont célèbres; il suffit de mentionner celles de Fuld, de St. Gall, du Bec, du Corbie, de Trèves, d'Autun, de Laon, de Strasbourg. Dans ces écoles et dans mille autres, moins renommées, toutes les classes étaient admises; on enseignait les sept arts libéraux que l'on classait ainsi: la grammaire, la dialectique, la rhétorique, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie; l'enseignement se couronnait par la théologie. Gilbert de Nogent, auteur du célèbre ouvrage, *Genesi Dei per Francos*, qui vivait à la fin du 11ème siècle, assure que de son temps, il n'y avait pas en France une ville ou même un bourg qui ne possédât une école où les personnes même de basse extraction pouvaient se faire instruire.

Mais voici que s'élevèrent avec le 12e et le 13e siècle ces universités qui répandent partout la science avec éclat et imprimèrent aux esprits une activité extraordinaire. Les Papes eurent à chaque instant quelque nouveau foyer d'instruction de cette espèce, et pour ne rappeler que les plus célèbres, je nomme les Universités de Paris, d'Oxford, de Salamanque, de Bologne, d'Upsal, de Lisbonne dont la gloire fut si grande dès cette époque. Cette période du Moyen-Âge est une de celles où l'esprit humain s'est élevé à une plus grande hauteur et où la vie intellectuelle eut une plus grande énergie. Rien n'égale l'ardeur de ces discussions qui s'élevèrent alors sur les plus importants points de la religion, de la métaphysique et de l'ordre social, et qui furent toutes traitées avec une grande profondeur de vues et une merveilleuse subtilité. Non certes, ils

n'étaient pas barbares et incultes ces siècles, où malgré les obstacles qu'elle devait rencontrer avant la découverte de l'imprimerie, la science fut recherchée et trouvée par tant d'intelligences. Non, ils ne furent pas barbares ces temps, où parurent un St. Bernard qui contondit avec tant de force et de science toutes les opinions erronées; un St. Anselme qui rappela Aristote, et le style Platon. Et quel siècle que celui de St. Louis! Pour la science, les hautes productions de l'esprit humain, les merveilles de l'art, il peut réclamer une place brillante à côté des siècles de Périclès et d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV. Pour ne parler ici que des génies philosophiques, alors paraissent St. Bonaventure, dont les contemplations sublimes sur les rapports entre l'ordre naturel et surnaturel, montre un génie si élevé, dans cette science si belle, la philosophie mystique. Alors Vincent de Bauvais donnait son *speculum*, encyclopédie dans la force du terme, qui forme 82 livres, divisés en plus de 9 mille chapitres, dit M. Hurter, et qui évaudrait à 70 vols in-8 ordinaires. C'est le résumé de toutes les connaissances du Moyen-Âge, et si l'on y voit beaucoup d'erreurs que le temps a relevées, ce recueil montre néanmoins combien alors les connaissances étaient variées, et comme l'on cherchait à pénétrer tous les secrets de la nature morale et physique. Alors Roger Bacon réhabilitait et sanctifiait les sciences naturelles, classifiait toutes les connaissances, proposait la réforme du calendrier, accomplit trois siècles plus tard; ce puissant génie renouvelait les miroirs ardens d'Archimède, et prédisait, s'il n'accablait pas les plus grandes découvertes des temps modernes, la poudre à canon, le télescope, le microscope, les aérostats, l'emploi de la vapeur appliquée à la navigation. Le nom de cet homme, dont l'esprit de découverte excitait la vive admiration de Cuvier, doit briller de la gloire de ceux de Newton et de Leibnitz. Mais Albert le grand étonna tellement par les prodiges de sa science et ses inventions merveilleuses, qu'on l'appela le miracle de la nature et la stupor de son siècle. Ses leçons attirèrent un si grand nombre d'auditeurs qu'il était obligé de professer en plein air. Le nom d'Albert le grand, revêtu de je ne sais quoi de magique, s'est conservé jusques dans le peuple de nos jours. Et maintenant, que notre admiration s'incline devant ce disciple d'Albert, dont les enseignements, suivant l'expression de son maître, devraient être entendus partout le monde. Quelle plus vaste intelligence a donc brillé pour éclairer la terre que celle de cet ange de l'école, esprit en quelque sorte infatigable, dont la parole est la plus haute autorité humaine qu'on invoque aujourd'hui encore, dans toutes les questions de la métaphysique, de la morale et de l'ordre social; oracle suprême de la théologie, qui a fait dire au pape Jean XXI qu'il a plus éclairé l'Église que tous les docteurs ensemble, et que l'on profite plus en une année avec ses livres que pendant toute une vie avec les livres des autres, et dont un des plus forts esprits de ce siècle, Lacordaire, vient de dire: "Quand on a étudié une question même dans de grands hommes, et qu'on re-

court ensuite à cet homme là, on sent qu'on a franchi plusieurs orbes d'un seul coup et que la pensée ne pèse plus." A l'âge de 41 ans, après avoir tout embrassé dans ses vastes études, et avoir publié divers ouvrages, il conçut le projet d'une grande synthèse des sciences morales, où serait dit tout ce qui vaut le savoir de Dieu, de l'homme, et surnaturel, où le genre humain pénétré dans les profondeurs des questions les plus difficiles et les plus importantes. Ce livre à la main, le treizième siècle appela les intelligences les plus fortes des siècles modernes et leur demanda de venir apporter un monument qui puisse être mis à côté de celui de Thomas d'Aquin.

Que de noms, quoique moins célèbres, ont illustré par des écrits, cette époque de science et de génie. Les écrivains du 10e et du 11e siècle sont très nombreux. Dans cette collection connue sous le nom d'*Histoire littéraire de la France*, les notions sur les écrivains de ces deux siècles remplissent à elles seules 6 vols. in-4°. On est surpris, dit le savant Hurter, de la richesse étonnante d'ouvrages de tout genre et du grand nombre de génies remarquables que présente cette époque. Ce n'était pas seulement la théologie et la philosophie qu'on étudiait alors: le droit avait aussi d'illustres docteurs: l'enseignement du droit attirait Aboligne, à Padoue, à Pise, à Orléans, une jeunesse nombreuse. La législation n'eut peut-être jamais une plus belle période. D'un côté, les Papes, organes suprêmes de la foi et du droit, donnaient au code canonique tous les développements que comportaient les progrès toujours croissants de la civilisation chrétienne. De l'autre, on voyait naître ces belles législations civiles, les Mirrors de Saxe et de Souabe, les établissements de St. Louis, les assises de Jérusalem. En même temps, la médecine florissait dans les métropoles de Montpellier et de Salerne. Guillaume de Tyr et Jacques de Vitry écrivaient l'histoire comme les anciens, et un autre genre historique apparaissait dans l'idiome moderne sous la plume naïve et charmante de Ville-Hardouin, de Joinville, et plus tard sous celle plus atroyante encore de Froissard.

Et ne croyez pas que le travail scientifique dont je vous ai donné une esquisse si imparfaite, ne fut qu'à la sommité de la société: il était chez tous les peuples, dans toutes les classes. Je vous ai dit que des écoles étaient ouvertes dans tous les couvents, qu'il y en avait d'attachées à toutes les églises paroissiales. Le couvent de St. Benoît sur Loire avait 5,000 écoliers. Et les deux universités de Bologne et d'Oxford contenaient l'une 12,000 élèves, l'autre 30,000; et la plus fameuse qui fut jamais, celle qui attirait les élèves de toutes les parties de l'Europe, qui vit étudier et professer dans son sein tout ce que l'Europe a eu de plus remarquable au moyen-âge et notamment Albert le grand, St. Bonaventure et St. Thomas, l'université de Paris, eut une gloire bien supérieure à celle de l'école d'Athènes et d'Alexandrie et même celle qu'elle possède aujourd'hui. Au 14e siècle, elle avait dans la ville 22 collèges, sans compter les écoles des ordres religieux. Il n'y a que 8 collèges aujourd'hui dans Paris, quoiqu'un tiers plus peuplé. Voulez-vous avoir

FEUILLETON.

Un Missionnaire en Canada (en 1642.)

VII.

"Ils me demandaient si, comme ils l'avaient entendu dire, le ciel en quelqu'endroit touchait à la terre, et chose semblable. Et comme je leur répondais d'après ce que la science enseigne, en me proportionnant à leur intelligence, ils étaient saisis d'admiration, et disaient: " nous aurions fait une grande sottise de te tuer, comme nous avons été si souvent sur le point de le faire."

"Je m'efforçais alors de les conduire de la connaissance des créatures à celle du Créateur. Je réfutais les fables qu'ils racontaient sur la création du monde qui a été formé, d'après eux, par une tortue. Je leur faisais voir que le soleil qui n'a ni intelligence, ni vie, ne pouvait être un Dieu; mais que, si sa beauté les avait assez frappés pour le faire passer à leurs yeux comme une divinité, il fallait donc que celui qui était son maître fut bien plus magnifique encore.

"J'ajoutais que Aïreskoï n'était pas un Dieu, mais un démon qui se disait faussement l'auteur et le conservateur de la vie, et le distributeur de tous les biens dont ils jouissaient.

"Si les Sauvages n'avaient pas plus de peine à croire, qu'à être convaincus, une victoire eût été bientôt remportée; mais on dirait que

le prince du monde banni de presque toute la terre par la vertu de la croix, s'est réfugié dans ces régions, comme dans une place imprenable. Aussi l'empire qu'il exerce ici, depuis tant de milliers d'années, ne pourra être détruit que dans la suite des temps par l'invincible constance des soldats de Jésus-Christ.

"Cependant, en attendant ce triomphe, J.-C., Seigneur de ces contrées comme du reste de la terre choisissait quelques élus non seulement parmi les enfants qui sont montés au ciel en grand nombre, mais encore parmi les adultes que je baptisai dans les maladies ou dans la captivité. J'ai instruit beaucoup d'autres indigènes adultes pendant leurs infirmités; les uns ne me comprirent pas; d'autres me reconnurent. Quelques uns m'approuvèrent, mais le bonche seulement, et par une certaine politesse, qui leur fait regarder comme une grossièreté de contredire quelqu'un qui parle, politesse capable de tromper, si on n'est pas sur ses gardes.

"J'allais aussi quelquefois jusque dans les villages voisins consoler, instruire, confesser et absoudre les chrétiens hérétiques qui ne médisaient pas le genre devant Baïd; annoncer Dieu en tout lieu autant que je pouvais, assister les mourants et surtout porter secours aux enfants en danger. Voilà mon unique consolation dans mes cruelles angoisses. Il m'arriva même un jour en visitant dans ce dessein un village voisin, d'y baptiser 5 enfants qui se sont par après envolés au ciel, comme je l'ai appris dans une autre course.

"Deux mois s'étaient écoulés dans ces

exercices et autres semblables et à étudier cette langue comme je le pouvais, (car qu'est-ce qu'une étude sans écriture?), quand après la fonte des neiges au milieu de Mars, les Sauvages me conduisirent avec eux à la pêche.

"Nous allions donc un vieillard, une femme âgée, un jeune garçon et moi, à un lac éloigné de 4 jours de marche, où nous ne prenons que très peu de petits poissons. On mélangeait ordinairement leurs intestins à notre farine de blé d'inde pour l'assaisonner, car ils gardaient le poisson pour le porter au village.

L'habitude, la faim, le défaut de vivres meilleurs, m'avait rendu cette nourriture je ne dirai pas agréable, mais tolérable. Il en était de même des intestins à moitié pourris des cerfs, qu'ils mêlent avec le sang et une partie des excréments, des champignons cuits à l'eau, des huîtres gâtées et des grenouilles qu'ils mangent toutes entières avec la tête et les pattes, sans les écorcher, ni les vider.

"Dans ces voyages ou dans cette paisible retraite, que de fois nous nous sommes assis sur les bords des fleuves de Babilone et nous avons versé des larmes au souvenir de Sion, non seulement de la Sion triomphante dans les cieux, mais de celle qui glorifie Dieu sur la terre! Que de fois, bien que sur une terre étrangère, nous avons chanté le cantique du Seigneur, nous avons fait retentir les forêts et les montagnes des louanges de leur Auteur, qu'elles n'avaient pas entendues depuis leur création! Que de fois, j'ai gravé le nom de Jésus sur les arbres élevés des forêts, afin que les démons qui tremblent en l'entendant prononcer, puissent

la fuite en le voyant! Que de fois j'ai tracé sur les arbres, en découplant l'écorce, la très sainte croix de mon Dieu, pour faire fuir vos ennemis, et que par elle, ô mon seigneur et mon Roi, vous régnez au milieu des ennemis de votre croix, les hérétiques et les païens, habitants de ces contrées et sur les démons qui y dominent au loin.

"Je me réjouissais de ce que Dieu avait permis que je fusse conduit dans cette solitude, à l'époque où l'Église rappelle le souvenir de ses souffrances, puisque je pouvais plus à loisir me rappeler les détails de sa passion, ses amertumes et son fiel, et secher de douleur à ce souvenir.

" Aussitôt donc que j'avais terminé le travail que je devais à mes maîtres, comme serviteur, et serviteur de Sauvages (c'est-à-dire, couper le bois, comme je pouvais), et l'apporter pour le besoin de la cabane), je passais presque tout mon temps aux pieds d'une croix que j'avais tracée sur un grand pin, loin de la cabane; mais on ne me laissa pas longtemps jouir de ce saint repos. J'avais déjà passé trop de jours, sans mes angoisses accoutumées.

"Le lundi de la semaine sainte, un Sauvage de notre village vint nous trouver. Voici à quelle occasion: dix Iroquois, parmi lesquels était le fils de celui qui m'avait coupé le poisson, et dans la cabane de qui je demeurais, étaient partis pour la guerre au milieu de l'été. On n'avait eu aucune nouvelle d'eux ni pendant le reste de l'été, ni pendant l'automne, ni pendant tout l'hiver. On les regardait

comme morts, et des nations voisines avaient même repandu le bruit qu'ils avaient été victimes de la cruauté de leurs ennemis. Or, pendant notre absence on amena au commencement du printemps, un prisonnier. Interrogé sur leur sort, il répondit que le fait était vrai, et qu'ils avaient été mis à mort. N'ayant plus alors aucun doute sur ces événements, ils immolèrent de suite ce prisonnier aux mânes du jeune homme, fils du maître de la cabane; mais ce prisonnier parut une victoire trop vile pour tenir la place de ce jeune homme distingué.

"On venait donc me chercher, au lac où nous étions, pour me réunir à cette première victime et compenser ainsi la mort du guerrier. C'est ainsi que l'avaient décidé une ou deux femmes et un vieillard.

"Nous partons le lendemain, comme si nous avions été poursuivis. Ils donnaient pour prétexte que les ennemis étaient en compagnie, et nous arrivâmes au village le jeudi saint vers le soir.

"Le jour suivant, le dernier de la vie du Sauveur, devait aussi terminer la mienne, si le Seigneur qui en ce jour m'avait donné par sa mort la vie de l'âme, n'avait pas voulu me conserver la vie du corps.

"Le jour donc, où je devais être mis à mort il courut d'abord un bruit vague, dont on ignorait la source, que ceux que l'on croyait perdus vivaient encore, et ensuite qu'ils s'étaient réunis à une autre bande et qu'ils amenaient vingt-deux prisonniers. Dieu déjoua donc ainsi les cruels projets des Sauvages, et m'ap-